LOIN DU BAL

—

Vers la mi-février.

J'avais passé un journée grise, emplie de travail fastidieux, de préoccupations tenaces; le soir venu, j'eus l'effroi de ma solitude; à tout prix, il me fallait sortir, parler à quelqu'un. Mes relations les plus intimes m'avaient averti:

—Nous irons au bal de l'Opéra; viendrez-vous?

Questionné ainsi d'avance, j'avais répondu: «Non»!—tant j'exècre les projets.

Et voilà qu'à présent, pour dissiper l'ennui, m'évader hors mes pénibles tracas, je ne découvrais d'autre ressource que la joyeuse cohue. J'y rencontrerais probablement mes amis; l'on rirait si possible, ensuite.... on souperait et.... tiens, vraiment, il ne me déplairait pas d'avoir une intrigue piquante, endiablée même, quelque chose de fou qui entraîne à la dérive mes pensées moroses.

Sur le terre-plein en face du monument Garnier, aux alentours par les rues, la foule grouillait, poussait ses habituelles clameurs de délire; des masques fripés cabriolaient parmi les femmes apeurées; des groupes en liesse coudoyaient familièrement d'autres gens qui se défendaient, à l'aide des horions ou de la vive riposte; des couples se frôlaient égrillardement, tandis que de plus élégants ou mieux bariolés gravissaient le vaste perron, s'engouffraient dans la lumière, qui semblait fleurie, chaude et vibrante.

Comme, au moment d'entrer, j'inspectais les environs dans le vague espoir d'accrocher un regard de connaissance, j'aperçus tout près de moi, accotée contre la muraille, une forme grelottante qui pleurait. C'était une fillette, peut-être quatorze ans, le corps menu, vêtue d'une robe terne plus que modeste, d'une jaquette mal ajustée; elle portait un chapeau de paille noire.

Je ne pus tout d'abord préciser ses traits, car elle tamponnait ses yeux avec son mouchoir. J'eus pitié de ces larmes répandues au seuil d'un lieu de plaisir et, posant une main sur son épaule, je l'interpellai:

—Qu'as-tu, ma petite?

Elle secoua la tête sans me regarder.

—Je.... je n'ai rien.

—Alors, pourquoi pleures-tu?

Ses larmes redoublèrent; elle les essuya et son regard s'arrêta sur le mien. Malgré l'ingénuité traduite dans l'expression entière de sa physionomie, voire dans l'attitude de son corps, elle hésita quelque temps avant de répondre, m'examinant tout franchement, sans effronterie; puis, ayant suffisamment à son avis jaugé mon honnêteté probable,—on ne saurait s'enorgueillir pour un tel motif, les enfants sont si prompts à livrer leur confiance!—elle me répliqua par une question:

—Croyez-vous, monsieur, qu'en entrant là-dedans,—elle désignait le vaste édifice,—je pourrais réussir à retrouver une personne?

—Tu es folle! Jamais de la vie on ne te laissera entrer ainsi accoutrée!

Elle soupira, déçue:

—Ah! vous avez raison.... Je n'ai plus qu'à m'en retourner chez nous; pourtant....

—Qui cherches-tu?

Brusquement, précipitant ses mots, le visage animé, les yeux devenus secs, fiévreux:

—J'attendais ma mère, monsieur, mais je vois bien que je ne la verrai pas, désormais: au milieu de tout ce monde.... on ne sait plus.... les dames ont des dominos qui les cachent, on ne les reconnaît pas là-dessous.... Oh! là, là, mon Dieu! Je la considérai curieusement et j'eus peur d'être le jouet d'une habile comédienne.

—Voyons, ta mère est une dame, une dame qui s'en va au bal de l'Opéra vêtue d'un domino? Quelle histoire fabriques-tu là, ma fille?

Elle riposta assez orgueilleusement:

—Je ne vous ai pas cherché pour vous la dire, monsieur.

C'était vrai; je voulus la radoucir.

—Ne te fâche pas; tu conçois bien que, d'après ta mise, je ne puis juger que ta mère ait le moyen de se payer des toilettes, mais si tu m'expliques.... Descendons on finira par nous remarquer, c'est stupide; si tu veux m'apprendre la cause de ton chagrin, j'essaierai de te tirer d'affaire. Crois-tu que je sois un brave homme? Regarde-moi bien.

—Oui, je vous crois.

La déception de replonger dans l'isolement après l'espérance l'anéantissait, la rendant docile; peut-être aussi devinait-elle l'éclosion de ma sympathie: elle me suivit.

Je frémis en songeant qui elle eût pu suivre de même, la pauvre;

Nous étions dans la rue, le mouvement bourdonnait autour de nous, nul ne dut prêter attention à ce couple disparate: un homme du monde en tenue soignée, une petite fille en robe misérable.

Elle claquait des dents.

—Tu es gelée, il faut te réchauffer.

Nous fîmes quelques pas avant d'atteindre un café relativement paisible. A la lumière, l'enfant me parut étonnamment pâle, presque blême, pas jolie, l'air candide, avec de larges yeux marrons, des cheveux châtains, abondants, proprement tordus sur la nuque, une bouche mince, sérieuse, tout un ensemble de fillette sage et triste.

Je goûtai un réel bonheur à la voir lamper goulûment sa bavaroise au chocolat.

—Eh bien et les brioches?

—Est-ce qu'on peut les emporter?

—Mange-les donc. Tu n'as plus faim?

—Oh! si... mais....

—Mais quoi?

Elle se troubla, rougit, et très vite, honteuse on eût dit, de livrer peu à peu à un étranger l'intimité de son existence:

—Ce serait pour mes petits frères.

La mère au bal, les petiots à la maison? Quoi, tout cela? Une grande misère, sans doute.

—Mange, lui dis-je, pour les autres nous emporterons ce que tu voudras; seulement, raconte-moi ce qui te rend malheureuse.

La bienfaisante réaction de l'atmosphère chaude après l'attente dans l'air glacé contre la pierre, le réconfort de la boisson bouillante l'avaient revivifiée physiquement; l'impérieux besoin d'épancher hors d'elle-même le trop-plein où sombrait la détresse de son cœur juvénile, inapte à souffrir, agissait sur ses forces morales, lui dilatait l'âme: elle se décida à parler.

J'aime à me rappeler la douceur de sa voix très pure, ses jolis gestes d'une nervosité enfantine; pardessus tout l'expression si simple de ses bons et honnêtes sentiments.

—Mon père est mort, monsieur; du temps qu'il vivait, tout marchait bien. Il était typo dans une grande imprimerie, gagnait de fameuses journées, parce qu'il paraît qu'il était très, très capable; une fluxion de poitrine l'a enlevé! Dix-huit mois de cela! Après, ce fut un grand changement pour nous; mes frères, deux jumeaux pas bien vigoureux, n'avaient pas encore deux ans; moi, je quittais l'école avec mon certificat, quoi faire? On n'aurait pas pu payer mon apprentissage et.... faut tout dire, n'est-ce pas, monsieur?.... maman ne s'inquiétait guère de nous trois. Le bouleversement de sa position l'avait affolée, elle perdait la tête; on dit qu'elle écouta de mauvais conseils; j'en ai bien idée aussi, sans cela, de son propre mouvement, sûr qu'elle n'eût pas été capable de nous laisser... Elle se mit à sortir beaucoup, rentrait tard, n'avait pas de cœur à ses travaux de broderie; chez l'entrepreneuse où elle plaçait son ouvrage, on la congédia, la trouvant inexacte aux livraisons. Cependant, au début, on n'eut pas trop de privations mais maman se mit à faire davantage de toilette, tout l'argent y passait. Les amis qui nous restaient,—plusieurs s'étaient éloignés,—prenaient vis-à-vis d'elle des airs sévères; à nous, ils montraient une compassion qui me faisait honte; je comprenais un peu, et j'avais tant de peine en pensant que maman vivait mal! Des fois, elle faisait des absences de plusieurs jours, nous revenait toute drôle, l'air absorbé, à cent lieues de nous. Oh! mon Dieu! si je m'en suis fait du chagrin!

—Allons, allons, ne pleure pas comme cela, fillette!

—Vous dites bien, monsieur! Mais réfléchissez que depuis deux mois elle nous a quittés! Et.... plus un sou à la maison pour les petits. J'ai essayé de m'occuper: les voisins me donnaient quelques pièces par-ci par-là pour faire leurs courses; j'ai dû y renoncer; Joseph et Francis, accoutumés à ce que je les dorlote, se désolaient dès que je n'étais plus là.

—Et ce soir?

—Ah, voici comment c'est arrivé: j'avais rencontré dans l'après-midi une dame, une ancienne bonne relation qui nous témoignait toujours quelque intérêt; elle savait le départ de maman: je lui ai demandé si elle en avait des nouvelles, elle s'est emportée, a lancé de vilaines insultes que je ne répéterai pas et, en fin de compte: «Tu n'as qu'à te rendre ce soir au bal de l'Opéra, tu la verras sûrement.» J'ai supposé qu'elle était renseignée et je suis venue dès que les petits ont fait dodo. J'aurais tant voulu lui montrer comme nous sommes à plaindre sans elle, et la ramener! si je pouvais la bien supplier de revenir, elle le ferait, allez! elle n'est pas méchante....

Pauvre mignonne! sa bonté native s'évertuait à l'excuse du crime maternel; son cœur dévoué ne pouvait admettre la dureté, l'insoucieux égoïsme de celle dont la mission sacrée réside dans la perpétuelle abnégation, le sacrifice entier de soi-même.

Craignant que le désir la reprît de s'en aller encore vaguer dans ces parages où l'attendait une nouvelle déconvenue, un plus grand désespoir, je m'empressai:

—Partons; nous allons prendre une voiture, je te reconduirai. Tu vois bien qu'il est impossible de retrouver ta maman ce soir; je ne veux pas te laisser rentrer seule par cette nuit de tumulte.

Elle se leva sans appréhension: je fus heureux de sentir sa confiance gagnée.

Durant le trajet, elle me dit son nom: Lucie, me conta l'odyssée lamentable de leurs déménagements successifs, le dernier terme non payé, la vente des meubles; ils perchaient tout là-bas rue Secrétan: un logis de pauvres.

Vous comprenez, monsieur, maman n'a pas pu s'y faire.

Eh bien! et les autres? la jeune fille frêle, les bébés pour qui la salubrité c'est la vie?

Devant la porte, je fus très embarrassé: j'avais grande envie de voir les petiots et, —qui peut dire? —nous sommes si méfiants par habitude d'être trompés!—un désir imprécis de m'assurer complètement qu'elle était bien véridique, cette pitoyable histoire; mais, pénétrer chez cette enfant, la nuit.... qu'elle serait l'opinion des gens?

Je lui exprimai mes craintes, elle me répliqua très philosophiquement:

—Les gens? Ils s'en moquent bien, tous ceux qui nichent dans cette bicoque des miséreux comme moi! puis, qu'est-ce que cela signifie, puisque l'on ne fait rien de mal? si vous avez plaisir à connaître nos pauvres mignons, ne vous gênez donc pas.

Nous grimpâmes les cinq étages: l'escalier devenait plus raide à mesure. Tout en haut la porte s'ouvrit sur du noir et du froid; je craquai une allumette.

Lucie me saisit le bras vivement:

—Oh! ne faites pas de bruit, dites? s'ils allaient s'éveiller!

Elle alluma une petite lampe à essence et j'inventoriai d'un rapide coup d'œil la chambre assez grande, presque vide: au fond, en une alcôve dont les rideaux de serge bleue fanée étaient ouverts, deux lits.

—Voyez comme ils sont gentils! murmura la fillette, penchant sa lumière vers les visages des bébés endormis côte à côte, le bras de l'un posé sur la tête de l'autre.

Ils se ressemblaient étrangement; tous les deux pâles, chétifs, avec une large cerne sous la frange des longs cils, les lèvres décolorées.

Je déclarai pour ne pas l'attrister:

—Oui, ils sont gentils tout plein, tes frères; mais toi, chère petite—et je l'embrassai sur le front afin de dissimuler mon émotion intense et délicieuse—tu es une petite femme parfaite, mieux que cela, une «vraie mère» et je t'admire!

Elle protesta, souriante:

—Eh bien! vrai, y a pas de quoi! c'est assez naturel, n'est-ce pas?

—Non, ce n'est pas aussi naturel que tu le crois de faire son devoir largement, sans compter, même au delà des forces et de suppléer les défaillants, les indignes, ceux qui abdiquent et désertent; tu es à bout, tu n'en peux plus et tu restes ferme, courageuse, tu ne te plains pas, ma petite Lucie, et tu as l'âme assez haute, assez généreuse pour espérer le retour de celle qui a fui et lui garder ta tendresse sans blâme....

J'avais, inconsciemment, élevé la voix, l'un des jumeaux remua dans le grand lit, appela:

—Maman!

—Quoi, mon chéri?

Déjà il se rendormait. Elle remonta précautionneusement les couvertures, éloigna la lumière qu'elle posa sur la cheminée.

—Voyez, ils n'ont pas encore perdu la coutume de l'appeler en dormant, et dire qu'«elle» ne vient pas! Vous regardez son portrait?

Depuis un instant je considérais la photographie d'une femme encore jeune, en pimpante toilette qui souriait dans un cadre de peluche rouge....

—C'est récent?

—Oui, trois ou quatre mois.

Une rage me prit en face de cette image insultante, j'aurais voulu la détruire brutalement: je maîtrisai ma colère par égard pour l'enfant; on n'a pas le droit de «lee» inciter au mépris de ceux à qui ils doivent la vie!

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques minutes. Dans cette pièce sans feu, nue, mal éclairée, j'éprouvais un si profond bien-être, une jouissance tellement neuve à contempler la beauté morale de cette chétive gamine., à m'éloigner des niaiseries mondaines, de la férocité des lutteurs qui se débattent pour la vie et s'écrasent l'un l'autre afin d'avancer, que j'oubliais l'heure, la fatigue probable de ma petite amie: ses yeux clignotaient.

Ah! mon Dieu, tu dois être rompue.

Je regardai ma montre: deux heures du matin.

—Adieu, dis-je. Je n'oublierai pas, chère enfant, la joie inattendue que tu m'as donnée. Prends ceci, pour faire manger les miches.

Et, comme elle me remerciait avec effusion, je protestai du fond de mon cœur:

—Tais-toi, c'est moi qui t'adresse un grand merci. Sais-tu bien que tu as purifié ce peu d'or dont j'eusse fait cette nuit un usage coupable ou bête, assurément? Puis, tu m'as enseigné cette vérité très précieuse, que le meilleur moyen d'échapper à ses propres misères c'est de tenter le soulagement de celles d'autrui, et non pas de poursuivre la griserie, dans la course vers le rire, parmi les factices plaisirs.

Elle s'informa timidement:

—Vous ne croyez pas qu'«elle» revienne?

—Je veux bien la chercher.

C'est vrai, je l'ai cherchée la mère infiniment coupable, mais il n'y a rien à faire, rien: elle s'amuse!.... Et cela durera peut-être jusqu'aux tempes grisonnantes!

Je revois de temps en temps mes petits amis: les uns, à l'orphelinat où on les soigne bien en attendant l'âge d'apprendre à gagner sa vie; Lucie, chez l'excellente et très honorable femme qui voulut bien, sur ma demande, s'attacher à elle, lui mettre entre les mains un métier, surtout préserver sa jeunesse.

Croyez-vous pas qu'elle fut charmante mon «intrigue» et fort imprévue?

Au retour de la saison carnavalesque, quand sur nos murs s'étale la gaieté des affiches annonçant le prochain bal à l'Opéra, j'aime réveiller en moi-même ce souvenir pas trop ancien; j'en respire le parfum très doux, discret ainsi que celui d'une violette sous la neige et c'est une exquise sensation....

L'ATTRACTION DES VILLES.

—

La grosse question des taxes d'octroi et de leur remplacement a tout récemment amené les économistes à comparer les conditions d'existence des populations urbaines et des populations rurales. Les premières sont grevées d'impôts locaux qui viennent s'ajouter lourdement aux impôts généraux. Les dernières sont exemptes de charges purement communales, si l'on en excepte toutefois les prestations, mais la terre et toutes les industries qui s'y rattachent sont si peu épargnées par le fisc qu'elles déclarent ployer sous le faix.

Ce n'est guère en réalité la différence du régime fiscal qui, tout compte fait, est la cause déterminante du délaissement des campagnes pour les villes, qui, depuis la Révolution, n'a jamais fait que s'accentuer.

* * *

De bonne heure, l'esprit de sociabilité a poussé les hommes à quitter les champs pour se réunir sur de certains points favorisés par la nature des choses, les éléments ou les circonstances géographiques. C'est l'origine des cités. Dès les temps les plus anciens, elles apparaissent dans l'histoire: Aristote déjà se plaint avec amertume qu'on renonce à la culture du sol, Salluste y aperçoit un péril pour la fortune de Rome.

Mais l'attraction continue, irrésistible. Les philosophes du dix-huitième siècle comme Rousseau perdent leur éloquence à accuser les cités de la dégénérescence de races que le sang rural, plus robuste et plus sain, pourrait seul revivifier. Ils ont beau les traiter comme des monstruosités dangereuses. De même que l'argent attire l'argent, les hommes attirent les hommes; et c'est dans les agglomérations urbaines qu'il y a le plus d'hommes et le plus d'argent concentrés. L'écrivain qui a de nos jours le plus scruté ce phénomène social, M. Meuriot, explique cette révolution économique, la plus profonde que le monde ait jamais vue, par la transformation complète du travail industriel et du travail agricole.

Si la superficie du globe ne s'étend pas, la population augmente sans cesse. L'Europe s'est accrue en habitants de 117 pour cent depuis cent ans.

J'ai eu l'occasion de montrer dernièrement la progression ininterrompue des Etats qui entourent la France. Chez nous, si les campagnes sont moins peuplées, les villes le sont davantage. De 1871 à 1892, le nombre des villes de 2,000 à 5,000 habitants est passé de 660 à 715, celui des villes de 5,000 à 10,000 est monté de 368 à 424, celui des villes de 60,000 à 100,000 est de 92 au lieu de 66, et il y a aujourd'hui 12 villes au lieu de 19 ayant plus de 100,000 habitants. Tout cela donne 141 villes de plus, représentant une augmentation de population de 3 millions 177,000 âmes.

* * *

La première Constituante avait fait évaluer comme elle pouvait l'importance des deux catégories. Les urbains étaient 5 millions 709,000 et les ruraux 20 millions 521,000. C'est 78.04 pour cent de campagnards. En 1896, il n'en reste plus que 60 pour cent, puisque les urbains sont plus de 15 millions. A moins d'un arrêt sensible, presque violent, de l'émigration, qu'il n'est pas interdit de conjecturer, mais qui supposerait un retour invraisemblable à une saine logique, on peut estimer que dans vingt ans il y aura équilibre entre les campagnes et les villes.

Le trait le plus caractéristique de ce mélange, c'est que tandis que les ruraux établis dans les villes apportaient un plus large contingent à la natalité, les campagnes faiblissaient dans une égale proportion. Dans le bassin de la Garonne, elle tombait d'un huitième, soit à 4 millions. En Normandie, elle ne comptait plus que 1,596,000 habitants, soit environ 400,000 de moins. Dans certains cantons de la Manche, il y a excédent de décès. Les Alpins eux-mêmes sont en baisse de 11 0[0.

Une zone fait exception: la méditérranéenne; Marseille quadruplait en quatre-vingt-dix ans, Nice dépassait 10,000 âmes, et toute la côte d'Azur suivait la même ascension.

Partout, la décadence numéririque des campagnes se manifeste avec éclat. On dirait, selon la juste observation de M. Levasseur que la force d'attraction des groupes humains est correspondante à leur masse.

Et cette décadence n'est pas signalée dans la France seule! Elle sévit aussi en Angleterre, où les champs ne représenteront plus que 24[00 de la population.

C'est dans la froide Albion que se sont crées ou le plus majorés les centres citadins. Londres, qui n'avait pas, en 1680, plus de 550,000 habitants, en contient plus de 5 millions. Il n'y avait à la même époque que deux villes de 30,000 âmes: Norwick et Bristol. Quels changements depuis! C'est la pyramide renversée. Les villes représentent 61 pour cent de la population totale, soit 18 millions. De 1871 à 1891, les campagnes anglaises ont perdu près de 3 millions d'individus. L'Ecosse n'a pas été moins éprouvée.

* * *

Ne récriminons pas trop. Le même déplacement se produit en Allemagne. Si, grâce à leur vertu prolifique, les campagnes sont restées stationnaires, compensant par elles-mêmes les déchets de l'émigration, les villes ont progressé de plus de 5 millions. En 1871, il y avait 8 villes de plus de 100,000 âmes, ayant ensemble 1,968,000 âmes; en 1895, il y en a 27 comptant 7,261,000 habitants.

Ici comme ailleurs, ce qui décide les campagnards à se porter vers les villes, c'est l'espoir d'un salaire plus rémunérateur. On est séduit par la face de la médaille. On ne regarde pas au revers.

Moins accentuée, cette déperdition rurale ne s'en répercute pas moins dans l'Autriche-Hongrie, demeurée en partie féodale, et qui n'ayant en 1801 qu'une ville de plus de 100,000 habitants, Vienne, en cite six aujourd'hui: Vienne, Prague, Trieste, Gratz, Lemberg et Budapest, en Suisse, où les cantons industriels l'emportent singulièrement sur les agricoles et les forestiers; en Italie, où les urbains se sont multipliés dans la proportion de 36 0[0, à ce point que Naples, la ville la plus populeuse, Rome, Milan, Florence, Turin, Bologne, Gênes, semblent à elles seules se charger de combler les vides de l'expatriation. De 1871 à 1891, Rome s'élève de 224 à 436,000 habitants, Naples de 448 à 518,000, Milan de 261 à 424,000, Turin de 212 à 331,000, Gênes de 130 à 211,000.

* * *

Même si nous nous rapportons au Nord, dans les contrées aux traditions toujours fortes et aux mœurs toujours naïves, nous y retrouvons le signe inéluctable de l'ère moderne. La Suède, qui n'avait pas une ville de 100,000 habitants en 1850, en possède maintenant deux de plus de 100,000. La Norvège, où les urbains étaient 93,500 dans les premières années du siècle, en dénombre à cette heure 467,000.

La Russie n'échappe pas à cette loi d'expansion urbaine. En trente ans, les villes augmentent de 60 0[0 quand tout l'Empire n'augmente que de 25. On nomme seize villes renfermant plus de 100,000 âmes. Saint-Pétersbourg a doublé, Odessa a triplé. Un démographe très documenté, M. de Nadaillac, a démontré irréfutablement cette puissance irrésistible d'attraction des centres russes, et cependant la Russie est une nation essentiellement agricole.

La statistique révèle de semblables hausses dans le Nouveau-Monde. Aux Etats-Unis, les villes détiennent 64 0[0 de la population. New York a 2,312,000 habitants, Chicago plus d'un million; les autres cités gravitent dans l'orbe avec la même intensité.

Ainsi, l'émigration est universelle.

* * *

Comment y remédier? qui l'arrêtera? qui en neutralisera les causes?

Les uns l'attribuent à la grande propriété. Ils invoquent, à titre d'exemple, les Rittergüter à l'est de l'Elbe, les Latifundia en Italie: les salaires y sont également insuffisants. Mais en France, où domine la petite propriété, est-ce que l'émigration n'est pas tout aussi flagrante?

Ce qu'il faut constater tout haut, c'est que l'homme, si attaché qu'il soit au sol natal, arrive à s'en dégoûter et à s'en éloigner quand il ne le nourrit plus. Sans doute, il peut lui advenir de tomber d'un mal dans un pire. Mais le motif originel de son exode n'en subsiste pas moins. On ne convaincra pas aisément l'ouvrier agricole que son intérêt lui recommande de préférer un salaire de 2 fr. 22 (c'est la moyenne admise) à un salaire industriel de 3 fr. 58 dans la ville voisine. Ailleurs qu'en France, il obéit au même mobile.

Ajoutez à cette considération la perspective, si fallacieuse, des plaisirs de la ville, les incitations d'une curiosité plus ou moins malsaine, mais si naturelles, les vagues espoirs de gains ou de rencontres plus ou moins chimériques, et vous aurez l'explication à peu près complète de cette émigration ascendante des campagnes vers les villes. Je ne prévois pas que les plus sages raisonnements triompheront de ces propensions instinctives.

Ni la contagion des microbes, ni les altérations de la santé, ni la terreur des écueils criminels ne détourneront de cette pente glissante une classe d'êtres qui se figurent que les champs ne doivent plus être que le partage des déshérités.

On ne parviendra à retenir dans les campagnes la population laborieuse qu'en relevant moralement et matériellement la culture du sol et en y améliorant le prix du travail et le niveau du bien-être.

La terre doit suffire à la subsistance de l'homme.

L'EPINGLE

—

I

Il y avait ce jour-là brillante soirée chez M. Desmazières, un de nos plus riches industriels de la région du Centre, et toute la ville de N...., où se passe ce récit, en parlait depuis.

Car il ne s'agissait pas simplement d'un bal avec ses accessoires obligés; on devait jouer chez M. Desmazières la comédie de société; on allait même, prétendait-on, y aborder quelques scènes du grand répertoire; on citait le «Mariage de Figaro», et l'on disait pourquoi cette pièce avait été choisie.

On ajoutait que Mme Desmazières ne voyait point d'un bon œil cette soirée, mais qu'elle plaisait à son mari; celui-ci était trop bon père—un peu faible peut-être—pour rien refuser à sa fille.

C'était, en effet, Mlle Marthe Desmazières qui avait choisi la pièce inattendue dont on allait interpréter quelques scènes et où elle devait jouer elle-même le rôle de Suzanne, la charmante future de l'ingénieux Figaro.

Pourquoi ce choix? pourquoi ce caprice s'était-il emparé de Mlle Desmazières?

C'est ce que nous allons faire connaître en peu de mots:

Marthe Desmazières, les années précédentes, avait passé à Paris quelque temps chez une de ses anciennes amies de pension, Mlle Micheline de la Glandie; elle avait accepté des rôles dans les comédies et proverbes que l'on joue dans les salons parisiens et où son amie Micheline se distinguait entre toutes.

A ce point que ses succès avaient un peu tourné la tête à Mlle de la Glandie et qu'elle voulait, comme fit plus d'une femme de grande famille, changer de nom, rompre avec son monde et se consacrer au théâtre: la scène exerçait sur elle une irrésistible attraction.

Marthe Desmazières n'allait point aussi loin dans son inclination pour le théâtre; cependant, elle songeait parfois à la brillante destinée, faite toute entière, croyait-elle, d'aventures et de triomphes, qui attendait son amie.

Le succès que Micheline avait obtenu au concours du Conservatoire l'avait surtout frappée. Mlle de la Glandie avait été admirable dans une scène du «Mariage de Figaro». De retour à N..... Marthe Desmazières avait résolu pour l'hiver prochain de jouer elle-même cette scène à la première soirée que donneraient ses parents.

—Après tout, avait dit M. Desmazières, il s'agit du répertoire classique, et cela vaut mieux que bien des pièces modernes!

II

Mais tout le monde n'était point de cet avis dans la ville, où les distractions parisiennes ne sont pas toujours jugées avec faveur; on blâmait la famille Desmazières, et surtout Marthe, dont on jalousait bien un peu, il faut le dire, la situation de fortune, le charme et la beauté.

Car elle était vraiment charmante. On ne pouvait nier sa grâce parfaite. On eût dit que toutes les fées s'étaient penchées sur son berceau pour lui faire chacune un don et la douer des qualités les plus brillantes. On pense bien qu'elle ne manquait pas d'admirateurs. Quelques-uns des plus audacieux avaient même demandé sa main, mais jusqu'à présent rien n'indiquait qu'elle voulût songer au mariage.

Parmi ceux qui n'auraient pas osé élever les regards vers elle se trouvait le jeune docteur Paul Raymond, qui venait de s'installer il y avait peu de temps dans la ville de N....

Il y était arrivé sur la foi de renseignements assez sérieux. Certainement, il était appelé, après beaucoup de travail et de longues années de pratique, à se créer une situation dans la ville. En attendant, sa fortune était mince et les débuts sont partout ingrats.

Paul Raymond ne manqua pas, dans les premiers mois de son séjour à N...., de répandre sa Thèse, qui avait été remarquable; il n'oublia point M. Desmazières et entra ainsi avec lui en relations de société.

Le docteur Paul Raymond se trouvait donc parmi les invités, pour la soirée dont on parlait tant, et il se faisait intérieurement une fête de voir la ravissante Suzanne—Mlle Marthe Desmazières—pleine de gaîté et d'esprit sous le joli costume des soubrettes du XVIII siècle....

En effet, ce costume relevait grandement la beauté de la jeune comédienne mondaine; quand elle apparut, il y eut un murmure d'admiration, et Paul Raymond, tout en se contenant, n'était pas le moins enthousiaste, au fond du cœur.

Mais la pièce de Beaumarchais, commencée au milieu des sourires, faillit se terminer d'une façon tragique.

On se rappelle, dans le «Mariage de Figaro», cette scène particulièrement charmante dans laquelle Suzanne, pour les besoins de l'intrigue, travestit le jeune Chérubin sur le théâtre. Elle le revêt d'un costume féminin qu'elle attache hâtivement avec des épingles. Elle le coiffe du plus gracieux bonnet de la comtesse Almaviva; et à cet endroit, d'après une note de l'auteur, Suzanne doit, en s'adressant à Chérubin, chanter avec ses épingles entre les lèvres:

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami! ...

Mlle Marthe Desmazières venait à peine d'achever ce distique naïf qu'elle poussa un cri déchirant: elle venait d'avaler une des épingles qu'elle tenait entre les lèvres.

—Un médecin!

Ce ne fut qu'un cri, et un frisson d'angoisse parcourut toute la salle....

Mme Desmazières, chancelante, fut entourée, emmenée; le père, tout tremblant, cherchait des yeux Paul Raymond, mais le jeune docteur était déjà sur la scène.

Il y était accouru au premier cri de la jeune fille.

Aussitôt il avait envoyé chercher sa trousse.

Tout le monde se multipliait; une confuse rumeur emplissait les salons.

Quand la trousse arriva, Marthe, toute saisie, étendue à demi sur le sopha du décor, se prêta avec courage à l'opération,—qui devait être des plus simples, assurait le docteur.

En effet, Paul Raymond eut bientôt retrouvé à l'entrée de l'œsophage l'épingle perfide; il la saisit avec sa pince délicate, la retira....

—C'est fait, et voilà la coupable! dit-il en souriant et en montrant l'épingle: rassurez-vous, mademoiselle!

Toutes les personnes qui les entouraient eurent un soupir de soulagement.

Quant à Marthe Desmazières, elle ne voulut pas que cet incident dérangeât la soirée, et elle tint à continuer la scène, si fâcheusement interrompue.

Seulement, avant de s'y remettre, pour bien prouver sa liberté d'esprit, elle fit prier les spectateurs par Chérubin de vouloir bien ne pas crier: «Bis!»

III

A partir de ce jour, cependant, les idées de Marthe sur le théâtre et la comédie de salon parurent changer: ce n'était point par crainte de voir se renouveler un accident évidemment fort rare et qu'il était facile d'éviter; mais ses pensées, ses sentiments, toutes ses manières d'être, de voir et de sentir se modifièrent et son charme d'ailleurs n'en perdit rien.

On attribua dans la ville la transformation de Mlle Desmazières à Paul Raymond, qui décidément était un bon médecin et bien plus heureux que le Bartholo du «Mariage de Figaro».

En effet, cet incident que les journaux avaient raconté et commenté avec éloge, cette première opération réussie au milieu d'une soirée brillante, une jeune fille, la plus accomplie, sauvée par ses soins, toutes ces circonstances firent connaître le docteur Paul Raymond. Il devint bientôt à la mode; les familles les mieux posées voulurent l'avoir pour médecin. On ne parlait que du docteur Paul Raymond, de ses consultations habiles et aussi de son affabilité; et sa vogue croissait tous les jours.

Ce succès l'encouragea à se déclarer à M. Desmazières; et quelque temps après, Marthe annonçait à son amie, Micheline de la Glandie, son mariage avec le docteur Paul Raymond.

Après avoir raconté l'incident qui aurait pu avoir des suites si tragiques, Mlle Desmazières ajoutait sur un ton aimable:

«Oui, ma très chère, c'est fini de la comédie de société! Je vais devenir une épouse sérieuse. Et Mme Paul Raymond sera également une mère de famille tout occupée de ses devoirs. Je ne conserve de mon passé—oh! bien innocent!—de comédienne de salon, que l'épingle dont m'a délivrée le docteur: elle servira à attacher le maillot de notre premier enfant.»

DEMANDE ET REPONSE.

—

Vous êtes-vous quelquefois demandé d'où viennent ces milliers de petits poissons rouges qui frétillent dans tous les aquariums?

Il en vient d'un peu partout, il est vrai, de France, d'Allemagne, de Russie, et même de la Chine. Mais il n'y a qu'un pays au monde qui se livre à l'élevage en grand du «poisson d'or», et ce pays est Shelby County, dans l'Etat d'Indiana.

Il y a deux parcs immenses; l'un au nord du district, a une superficie de quarante mille mètres carrés; l'autre, situé vers la limite sud, mesure cent vingt-deux mille mètres carrés de surface.

Chaque parc est divisé en viviers communiquant entre eux par de petits canaux et protégés du vent et du froid par des murs peu élevés. Tous les six mois, les poissons sont triés et classés selon leur taille. Trois fois par jour, une centaine de préposés les nourrissent avec de la mie de pain.

On estime qu'il se trouve quelque 240,000 poissons d'or dans le grand parc et au moins 90,000 dans l'autre. Leur valeur s'élève à un demi-million de francs environ.

Les plus beaux spécimens sont envoyés aux aquariums de New-York, de Londres et de Saint-Pétersbourg.